

Regency

Chamailleries amoureuses

Martha Waters



J'AI
LU

Martha Waters

Martha Waters est née et a grandi dans le sud de la Floride. Elle a fait ses études à l'université de Caroline du Nord, à Chapel Hill. Elle travaille dans une bibliothèque pour enfants et adore voyager.

Chamailleries amoureuses

Aux Éditions J'ai lu

REGENCY

Les caprices de lady Violet
N° 13223

MARTHA
WATERS

Chamailleries
amoureuses

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maud Godoc*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
TO LOVE AND TO LOATHE

Éditeur original
ATRIA Paperback,
an imprint of Simon & Schuster, Inc.

© Martha Waters, 2021

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

La Régence anglaise, qu'est-ce que c'est ?

Pour la plupart d'entre nous, la Régence, période de l'histoire anglaise très prisée des auteures de romances historiques, est une notion très vague. La Régence au sens strict ne dure que de 1811 à 1820 et correspond à la fin du règne de George III. Mais le terme de « Régence anglaise » désigne parfois une période plus étendue, de 1795 jusqu'au règne de la reine Victoria.

Ah, la Régence ! Les bals de la saison londonienne, avec ses robes somptueuses et ses pierreries étincelantes ! Ainsi parées, les débutantes ne sont là que dans un seul but : décrocher un époux titré. Pourtant, sous certains corsets et coquets chapeaux, couvent d'autres envies que celles de devenir épouse et mère – ou, pire, gouvernante, pour qui a eu la malchance de naître au sein de la noblesse désargentée. Quant à étudier ou à avoir une carrière, quelle absurdité !

Mais la révolte gronde sous les crinolines. Jane Austen, fait de ses héroïnes des femmes à l'intelligence vive et à la langue acérée. Des pionnières avides d'égalité et de connaissances s'emparent de la cause des femmes et finissent par obtenir la

création de collèges d'enseignement réservés aux femmes, à Oxford même, en 1879. Et, en 1882, la loi sur la propriété des femmes mariées est amendée : celles-ci peuvent désormais conserver la propriété des biens qu'elles apportent dans le mariage. À sa façon, la Régence arrime ainsi solidement la société britannique à la modernité.

*À mes grands-mères,
Rosa Elizabeth Holland Best
et Alice Kirkland Waters*

Prologue

Juillet 1812

Du haut de ses dix-huit printemps, Diana Bourne avait déjà une conviction : les hommes étaient des idiots. Charmants parfois, séduisants à l'occasion, mais idiots néanmoins.

Ce n'était pas un grief de sa part – en ce qui la concernait, le fait que la plupart des hommes de sa connaissance semblent n'avoir qu'un petit pois en guise de cervelle servait plutôt idéalement son ambition. Celle-ci consistant tout simplement à épouser un homme fortuné. Nul besoin de posséder une grande intelligence pour s'enorgueillir d'une bourse bien remplie. En outre, si elle se fiait à son expérience, ces deux qualités semblaient s'exclure mutuellement.

Son frère, par exemple, le vicomte Penvale. S'il manquait un peu de jugeote en vertu de son appartenance à la gent masculine, il n'en était pas moins cultivé, habile aux cartes et faisait parfois montre d'un troublant sens de l'observation – un modèle d'intelligence comparé aux autres gentlemen de son milieu. Pourtant, le pauvre n'avait pas un sou vaillant – ce qui signifiait, malheureusement, qu'elle-même était tout aussi désargentée.

— Alors, qui as-tu en ligne de mire ce soir, chère sœur ?

La voix dans son dos l'arracha à ses réflexions tandis que, un verre de ratafia à la main, elle se tenait à la lisière de la salle de bal bondée.

Elle se retourna, affichant cette expression innocente que les hommes, elle le savait, trouvaient adorable, mais qui ne trompa pas son frère un instant.

Comme prévu, il arqua un sourcil d'un air amusé. Il se retint de tout commentaire uniquement parce qu'il était en compagnie de Jeremy Overington, marquis de Willingham, un de ses meilleurs amis. Si seule une poignée d'hommes se classait dans la catégorie des idiots séduisants, Willingham en faisait partie. Grand, blond, bien bâti, juste assez large d'épaules pour être viril sans avoir l'allure d'un bûcheron, Willingham faisait tourner les têtes de ces dames dès qu'il entraît dans une pièce. Outre son physique agréable, il y avait chez lui un je-ne-sais-quoi – une lueur caressante dans le regard – qui faisait battre le cœur de Diana juste un peu plus vite qu'il n'aurait dû chaque fois qu'elle se trouvait en sa présence.

Cette réaction était fâcheuse, parce qu'en dépit des qualités susmentionnées, il avait aussi un penchant immodéré pour la boisson et les femmes. Pire encore, il était endetté jusqu'au cou. En d'autres termes, il ne servait pas le moins du monde ses desseins actuels. Il était donc exaspérant que son cœur, ce traître, s'emballa chaque fois qu'il l'approchait à moins de quinze mètres.

— Lord Willingham, auriez-vous l'amabilité d'emmener mon insupportable frère... ailleurs ? dit-elle d'un ton aussi froid que blasé dont elle ne fut pas peu fière.

— Furieuse de s'être fait surprendre ? répliqua Penvale, cordial, nullement du genre à se laisser rebuter par une pique de sa sœur. Inutile de faire semblant à cause de Jeremy ; il sait déjà que tu envisages le mariage comme un financier calcule un plan d'investissement.

— N'est-ce pas en définitive plus ou moins bonnet blanc et blanc bonnet ? fit remarquer Diana d'un ton doucereux.

Lord Willingham laissa échapper un rire surpris qui la soulagea – jusqu'ici il l'observait d'un air énigmatique qui la mettait un peu mal à l'aise et elle fut ravie d'avoir réussi à briser sa réserve.

— Ce n'est que trop vrai, mademoiselle Bourne, approuva-t-il. Et si vous me racontiez tout sur votre nouvelle proie en dansant la valse avec moi ?

Diana consulta le carnet de bal attaché à son poignet.

— J'ai promis cette danse à lord Snidewhistle. Willingham se pencha vers elle.

— Snidewhistle croule sous les dettes de jeu, lui souffla-t-il à l'oreille. C'est un secret qui ne le restera pas longtemps.

C'était décevant, dut admettre Diana. En dépit de son nom à coucher dehors, le jeune Snidewhistle figurait sur sa liste de partis potentiels ; c'était en outre un des rares avec qui la perspective de partager un lit ne la rebutait pas complètement.

— En fait, poursuivit Willingham, je l'ai vu aux tables de jeu il n'y a pas cinq minutes. Il était si concentré sur la partie, je doute qu'il se rappelle quel jour nous sommes, a fortiori qu'il s'est engagé à valser avec une aussi charmante personne que vous.

Ces dernières paroles étaient teintées d'une infime pointe de sarcasme.

Diana lui décocha un regard noir.

— J'accepte de danser avec vous, rétorqua-t-elle, le menton levé, uniquement parce que je ne supporte pas de faire tapisserie.

Son frère ricana.

— Je ne crois pas que tu aies à te faire du souci à ce sujet.

Il n'avait certes pas tort. Depuis son entrée officielle dans le monde, quelques semaines plus tôt, Diana avait attiré son lot d'attention masculine – sans surprise, avec sa chevelure couleur de miel, ses grands yeux noisette et son buste généreux qu'une des dames patronnesses de l'Almack's jugeait « à la limite de la vulgarité ». Cependant, elle souffrait aussi d'un manque flagrant de fortune – le montant ridicule de son argent de poche aurait fait pleurer une lady de plus basse extraction qu'elle –, résultat, elle se retrouvait avec un manque tout aussi flagrant de demandes en mariage dignes de ce nom.

Et avec bon nombre d'autres qui l'étaient beaucoup moins.

— Venez, mademoiselle Bourne, dit Willingham qui lui prit le bras sans même lui demander la permission et la conduisit sur la piste de danse alors que les premiers accords d'une valse résonnaient.

— Je suppose que vous espérez des remerciements pour votre mise en garde au sujet de Snidewhistle, dit Diana en posant la main sur l'épaule du vicomte tandis qu'il plaçait la sienne sur sa taille.

Il lui adressa un sourire qui fit s'emballer de nouveau son cœur.

— Je ne suis pas idiot au point d'espérer que l'honorable Diana Bourne me remercie de quoi

que ce soit, rétorqua-t-il en la faisant pivoter lentement au rythme de la valse. Mais si vous vous sentez redevable, je n'y verrai bien sûr aucune objection...

— Je vous promets, monsieur, de ne jamais me mettre en position de vous être redevable. Je détesterais qu'un homme aussi peu digne de confiance détienne pareil pouvoir sur moi.

— Allons, je ne suis pas si mauvais que cela.

Willingham avait protesté d'un ton badin, mais quelque chose dans sa voix fit lever les yeux de Diana. L'avait-elle blessé ? Impossible. Ils se connaissaient depuis l'époque où son frère faisait ses études à Eton. Ce dernier l'avait invité à passer quelques jours durant les vacances scolaires chez leur oncle et leur tante. Pas une fois elle ne l'avait vu ne serait-ce que tiquer à l'une de ses piques. Pourquoi celle-ci aurait-elle davantage fait mouche ?

Elle l'étudia avec attention.

— Vraiment ?

Sa main était ferme sur sa taille et il se mouvait avec aisance. Lord Willingham était un danseur émérite – sans doute avait-il affiné son talent en poursuivant de ses assiduités toutes les femmes mariées de Londres, mais celui-ci n'en était pas moins impressionnant.

Il parut comprendre qu'elle le taquinait – la légère crispation de la bouche qu'elle avait notée un instant plus tôt avait cédé la place à une de ses expressions habituelles : le sourire un brin impertinent de la canaille insouciant capable, par son seul charme, d'attirer dans son lit toutes les femmes qui avaient le malheur de croiser son chemin.

— Vraiment, confirma-t-il avec désinvolture. En fait, je crois que vous devriez me choisir comme prochaine cible.

Diana rata une mesure et trébucha. Lord Willingham l'aida à reprendre le rythme, dissimulant de son mieux sa maladresse, tandis qu'elle continuait de le fixer, bouche bée.

— Vous n'êtes pas sérieux, lâcha-t-elle dans un souffle après un silence abasourdi.

— Pourquoi ? rétorqua-t-il d'un ton détaché – s'il n'avait pas été en train de valser, il aurait sans doute haussé les épaules. Vous êtes pressée de convoler, non ? Eh bien, sachez que j'ai l'étoffe d'un excellent époux.

— Et sur quels critères, je vous prie ? voulut savoir Diana.

Elle ne lui laissa pas l'occasion de répondre.

— Vous buvez plus que de raison et vous semblez n'avoir qu'une idée en tête : faire votre nid dans le lit de toutes les veuves que vous rencontrez.

— Vous m'en direz tant, bredouilla Willingham, estomaqué.

Diana s'accorda un point pour avoir réussi à lui clouer le bec avant même la fin de son sermon.

— Vous ne prenez rien au sérieux, enchaîna-t-elle, et pour couronner le tout, vous n'avez pas de fortune.

Elle avait prononcé ces derniers mots comme s'il s'agissait d'un arrêt de mort – ce qui était le cas en termes de perspectives maritales. Toute son enfance, Diana avait eu une conscience aiguë d'être un fardeau financier pour sa tante et son oncle qui les avaient recueillis, son frère et elle. Une fois mariée, plus jamais elle ne serait obsédée par quelque chose d'aussi vulgaire, d'aussi

mortellement ennuyeux que l'argent, avait-elle décidé.

Willingham l'avait écoutée sans ciller, la mine imperturbable. Pourtant, elle sentait une fissure se former derrière cette sérénité de façade.

— Je vois, dit-il d'un ton un peu cassant qu'elle trouva gratifiant – quitte à blesser verbalement un homme, autant avoir la preuve de ses efforts. Et je suppose que l'avalanche de demandes en mariage que vous avez reçues cette saison vous met en position de faire la fine bouche ?

Diana resta de marbre, mais ce fut tout juste.

— J'ai en effet reçu quelques propositions, éludait-elle, ce qui n'était pas faux.

Le regard de Willingham s'aiguisa et un pli apparut entre ses sourcils. Sa main se crispa sur la taille de Diana qui en éprouva une satisfaction presque primitive.

— Des propositions malhonnêtes ? Si tel est le cas, je vais défier les coupables en duel.

Elle leva les yeux au ciel.

— Vu le nombre de boudoirs de femmes mariées que vous fréquentez, vous risquez déjà suffisamment d'être provoqué en duel sans vous sentir obligé de défier tout homme qui menace ma vertu, l'informa-t-elle. Je peux me débrouiller seule et je n'ai certes pas besoin que vous jouiez les chevaliers servants qui viendraient tout gâcher.

— Ainsi, vous avez bel et bien reçu ce genre de propositions, dit-il d'un air sombre.

— Comment vous convaincre que votre inquiétude est tout à fait malvenue ? siffla-t-elle.

Elle dut prendre sur elle pour afficher un sourire approprié à une salle de bal. À en juger par l'air

sceptique de Willingham, elle devait juste paraître un peu dérangée.

— Voyons si j'ai bien compris, dit-il, ignorant sa question, une manie horripilante propre à la plupart des hommes.

Que presque tous considèrent qu'ils appartaient au sexe le plus intelligent alors même qu'ils étaient dépourvus de la capacité d'écoute la plus élémentaire était sidérant. Mais que faire d'autre à part tenter de s'en accommoder ?

— Vous faites l'objet d'offres indécentes de la part de débauchés, vous n'avez aucune perspective de mariage en vue, et pourtant vous refusez de me considérer comme un époux potentiel ?

Jusqu'à cet instant, Diana avait été certaine qu'il plaisantait. Elle ne voyait pas un seul gentleman de sa connaissance moins désireux de convoler que le marquis de Willingham. La rumeur ne courait-elle pas qu'il avait été surpris dans la chambre de la comtesse de Covendale pas plus tard que la semaine passée ? Par le comte en personne, rien de moins. Ce comportement n'était pas franchement celui d'un homme prêt à se ranger.

D'autre part, ce n'était pas le genre d'homme qu'elle souhaitait épouser. Elle voulait quelqu'un de fiable, sans danger. Peu importait qu'il soit falot ou ennuyeux, du moment qu'il était riche.

Lord Willingham n'était pas le moins du monde falot, et pas sans danger non plus – surtout quand il la dévisageait comme s'il lisait en elle, ce qui était le cas en cet instant. Quand il regardait ainsi, elle en oubliait presque ses desiderata : *tout* devenait soudainement désirable chez lord Willingham.

Tout ou presque. Car la troisième condition n'était pas négociable. Fils cadet, le marquis avait hérité

du titre au décès accidentel de son frère. Et il se débattait pour régler les droits de succession alors que les coffres familiaux étaient plus que dégarnis. Inutile de dire qu'il ne ferait jamais l'affaire.

Pour cette raison, elle devait faire en sorte qu'il cesse de la couvrir de ce regard intense qui semblait capable de percer la carapace qu'elle avait patiemment édifiée et de lire dans son cœur.

Les sentiments n'étaient que fadaïses et elle avait décidé depuis bien longtemps qu'ils ne joueraient aucun rôle dans le choix de son époux.

Histoire de mettre le holà pour de bon, elle lâcha la première réflexion qui lui passa par la tête. Aussi acérée qu'un rasoir, elle était destinée à blesser.

— Même si vous n'étiez pas aussi endetté...

Elle prit son temps avant de finir sa phrase, amusée de voir le regard de Willingham s'aiguiser davantage.

— ... je ne vous choisirais jamais comme mari. Je n' imagine pas un homme moins dévoué à son épouse que vous.

Parce qu'il était le marquis de Willingham – séducteur et débauché dans l'âme –, il ne se départit pas une fraction de seconde de son sourire charmeur. Toutefois, une petite lueur dans son regard se voila, puis s'éteignit. Diana se réjouit intérieurement.

Et pourtant, dans les tréfonds de son cœur quelque chose se brisa.

« Voilà ce qu'on récolte quand on reste sobre à un bal », songea Jeremy.

Il ne se rappelait pas la dernière fois où il s'était rendu à une de ces réceptions sans la chaleur et la distance réconfortantes procurées par une bonne

dose de brandy qui lui embrumait les sens et lui rendait tous ceux qu'il croisait sympathiques. Après un verre de brandy ou trois, les dames le trouvaient plus avenant ; l'alcool lissait les angles éventuels et faisait disparaître toute trace d'amertume, ne laissant que le Willingham qu'elles avaient envie de voir : séduisant, charmeur et sans un iota de profondeur. Durant ses années à Oxford, il avait appris à ne pas se bercer d'illusions : celles qu'il attirait dans son lit ne s'intéressaient ni à sa conversation, ni à ses sentiments, ni à quoi que ce soit d'autre que son physique. Cela lui convenait d'autant mieux qu'il ne tenait pas à ce que des sentiments entrent en jeu. Il appréciait sa vie telle qu'elle était : simple et entièrement vouée aux plaisirs. C'était du moins ainsi avant le décès de son frère. Ces derniers temps, la quête desdits plaisirs requérait de sa part un effort plus conscient.

Alors pourquoi avait-il sauté l'étape brandy, sachant qu'une certaine Mlle Bourne serait présente ce soir, une demoiselle qui semblait imperméable à ses charmes ? Et quelle mouche l'avait piqué non seulement de l'inviter à danser, mais de lui suggérer plus ou moins sérieusement le mariage ? Personne n'était moins fait pour la vie conjugale que lui, en dépit de l'incommensurable charme de Mlle Bourne dont la chevelure soyeuse accrochait la lumière des candélabres, sans parler de son buste spectaculaire, évident malgré sa robe de bal plutôt chaste. Il y avait en elle un quelque chose d'inexplicable qui lui avait fait de l'effet depuis leur première rencontre, alors qu'il n'était encore qu'un jeune blanc-bec et elle une petite peste maigrichonne vagabondant à sa guise dans le domaine de son oncle. En ce temps-là déjà, elle répliquait

du tac au tac aux piques qu'il lui lançait, avec pour seul résultat qu'il s'ingéniait à l'asticoter davantage encore.

Ce petit jeu exaspérant à l'époque, ils y jouaient encore aujourd'hui, mais s'y était ajoutée une tension sous-jacente qu'il n'était pas assez idiot pour confondre avec autre chose que de l'attirance. Diana Bourne était belle et intelligente, une combinaison dangereuse à bien des égards. Et il ne pouvait se défaire de cette envie d'avoir le dessus à chaque occasion, y compris lors d'une simple conversation au cours d'une valse. Ainsi, tandis qu'il l'écoutait définir froidement le mariage comme une transaction financière, il avait voulu la choquer et la déstabiliser. Et il avait employé la tactique qu'il maîtrisait le mieux.

Il ne s'attendait pas qu'elle lui dise oui. Il ne *voulait* pas qu'elle dise oui. Une union avec Diana Bourne ? Très peu pour lui – c'était en tout cas ce qu'il pensait à cet instant, alors qu'ils continuaient de virevolter sur la piste de danse, dans un silence de plus en plus tendu à mesure qu'il se prolongeait.

— J'espère que vous avez d'autres noms sur la liste de partis acceptables dans votre petite tête d'intrigante, dit-il, adoptant le ton blasé qui était son recours et son bouclier chaque fois qu'il ne se sentait pas tout à fait sûr de lui.

— Évidemment, répondit Mlle Bourne sans une once d'embarras.

C'était une autre qualité qu'il appréciait chez elle. En réalité, elle n'était pas pire que la majorité des débutantes, à cette différence près que les autres dissimulaient leurs manigances sous des gloussements niais, des sourires insipides et, force était de le reconnaître, un nombre perturbant de

plumes et autres falbalas. Mlle Bourne, elle, avouait ses intentions ouvertement, et, Dieu merci, sans aucune plume.

— Puis-je en avoir connaissance ? demanda-t-il. Je pourrais vous aider à la réduire à une sélection acceptable, ajouta-t-il avec un clin d'œil canaille.

— Je ne crois pas, non, répondit-elle de ce ton froid et distant qui lui donnait envie de la provoquer.

Il étouffa cette impulsion avec difficulté. Où l'avait-elle conduit à peine cinq minutes plus tôt ? À offrir le mariage à une femme qui n'hésiterait pas à s'en servir comme arme lors de leurs disputes futures, et ce jusqu'à la fin de leurs jours. C'était une erreur d'amateur, et il n'était certes pas question de la reproduire.

— Voyez-vous, poursuivit-elle, ce n'est pas un jeu pour moi, contrairement à vous. J'ai mon physique, le nom familial et l'attrait de la nouveauté de mon côté, guère plus. Ce ne sont que de maigres atouts pour espérer attirer un homme en quête d'une union raisonnable. Je dois me marier cette saison et je n'ai pas besoin que vous tourniez la chose en dérision.

— Loin de moi cette idée, se récria-t-il, réalisant dans le même temps que c'était exactement ce qu'il faisait.

Mlle Bourne ne prit même pas la peine d'honorer d'une réponse ce mensonge éhonté.

— Alors non, lord Willingham, conclut-elle, prononçant son titre avec mépris, je ne partagerai aucun de mes espoirs matrimoniaux avec vous et je pense qu'il vaut mieux en finir avec ce sujet.

Jeremy était audacieux, mais pas téméraire. Or forcer Diana Bourne à poursuivre une conversation

qu'elle tenait visiblement à éviter aurait été téméraire. Et pas très chic de sa part. Certes, elle venait de l'éconduire et, à sa place, bon nombre d'hommes se seraient considérés comme les victimes dans l'affaire. Mais il n'était pas dupe. En fin de compte, il était un homme, et cela faisait toute la différence. Il pouvait terminer la soirée avec la femme de son choix, se comporter avec une légèreté qui ruinerait la réputation de n'importe quelle célibataire qui tenterait de l'imiter. Peut-être avait-il les poches vides en ce moment, mais il n'en était pas moins marquis, un titre qui lui conférait un pouvoir et une liberté auxquels aucune femme, pas même une princesse, ne pourrait jamais prétendre. Mlle Bourne traçait son chemin dans l'espoir de glaner quelques miettes de cette liberté dont il profitait chaque jour et il ne pouvait l'en blâmer.

Cependant, une petite voix dans un coin de sa tête ne pouvait s'empêcher de se demander comment il aurait réagi si elle avait dit oui.

Ce fut cette pensée qui, à la fin de leur valse, l'incita à partir en quête d'une boisson plus corsée qu'une bête limonade, histoire d'émousser ses sens, d'auréoler la suite du bal de cette lumière chaude et dorée qui lui facilitait tellement la vie en société.

Ce soir-là, il ne revit pas Mlle Bourne. Un mois plus tard, ses fiançailles avec le vicomte Templeton furent annoncées.

1

Juillet 1817

« Rien de tel qu'un bal pour un bon pari à l'ancienne », avait coutume de dire Diana.

C'était du moins ce qu'elle allait commencer à dire à compter de ce soir, après celui qu'elle venait de conclure.

On était en juillet et la saison londonienne touchait à sa fin, la sixième au total pour Diana, la troisième depuis le décès de son époux, le vicomte Templeton. Elle était dans la salle de bal bondée de lord et lady Rocheford dont la soirée de fin de saison était l'un des événements les plus courus de la haute société, pour des raisons qui échappaient à Diana – la foule compacte et le nombre incalculable de chandelles ornant les lustres monumentaux la faisant littéralement suffoquer.

En vérité, elle trouvait cette soirée plutôt pénible. Cela lui arrivait de plus en plus souvent ces derniers temps, et ce sentiment la perturbait par sa nouveauté. À l'époque de ses débuts, pressée de quitter son oncle et sa tante, elle s'était jetée dans le tourbillon de la vie mondaine londonienne dès sa révérence exécutée devant la reine, sans répit jusqu'à son mariage avec Templeton. Le décès de

celui-ci, deux ans et demi plus tard, avait mis un frein brutal à cette frénésie, mais dès la fin de son deuil, elle s'était de nouveau plongée dans la ronde trépidante des bals, dîners, petits déjeuners vénitiens, représentations théâtrales, soirées musicales et fêtes étourdissantes dans les Jardins de Vauxhall.

Dernièrement, cependant, elle éprouvait comme un... manque. En apparence, elle avait tout ce dont elle avait autrefois rêvé : un époux fortuné et titré qui avait fort commodément rendu l'âme, faisant d'elle une riche veuve ; un hôtel particulier avec une pléthore de domestiques prêts à satisfaire ses moindres caprices ; toutes les fournitures de peinture qu'elle pouvait désirer ; un cercle d'amis chers prompts à égayer ses journées et un vivier de séduisants gentlemen avec lesquels badiner en soirée.

Pourtant, ce soir-là, tandis qu'elle bavardait avec ses amis, regardant sa chère Emily tourbillonner dans les bras de lord Julian Belfry, à la notoriété un brin sulfureuse, elle se sentait vaguement... insatisfaite.

À ce moment-là, mal en prit au marquis de Willingham d'ouvrir la bouche – une décision qui se révélait souvent une erreur chez lui, comme chez tant d'hommes.

— Vous vous fourvoyez si vous envisagez une union entre Belfry et lady Emily, déclara-t-il. Vous n'avez pas entendu parler de sa réputation ?

Diana se tourna vers lui avec une lenteur calculée.

— Mmm, si, répondit-elle avec un sourire suave. Mais je ne la pensais pas pire que la vôtre, milord.

La bouche de Willingham s'incurva sur ce demi-sourire horripilant qu'il affectionnait. Il avait un

visage d'une beauté exceptionnelle, des yeux d'un bleu profond, un profil aristocratique et ce petit sourire suffisant qui – et c'était injuste – ajoutait à sa séduction.

— Un point pour vous, concéda-t-il. Cela dit, je n'ai nulle intention de me marier, alors permettez-moi d'insister.

— Que vous dites, rétorqua Diana, sceptique. Dois-je vous rappeler que vous êtes marquis ? À un moment ou un autre, il vous faudra un héritier.

Willingham haussa les épaules.

— J'ai un cousin qui serait sans nul doute heureux d'endosser ce rôle. Il a une épouse très fertile, si ma mémoire est bonne.

Diana leva les yeux au ciel.

— Ne soyez pas ridicule. Vous vous marierez, c'est évident.

Elle avait vaguement conscience que ses amis commençaient à s'intéresser à la conversation, quand bien même elle ne quittait pas Willingham des yeux. Les amis en question faisaient partie de ses intimes – Violet et son époux, lord James Audley, son frère Penvale et lady Fitzwilliam Bridewell, une nouvelle connaissance de Violet et, depuis peu, la maîtresse de Willingham.

Celui-ci haussa les épaules de plus belle, un geste si crispant qu'une fois de plus, Diana oublia leur public.

— Si vous le dites, répliqua-t-il. N'ayant encore jamais rencontré de débutante que je ne trouve pas insupportable, pardonnez-moi de ne pas être convaincu.

— Vous m'avez connue débutante, dit-elle, les dents serrées.

— Vraiment ? dit-il, sa surprise tellement feinte qu'avec n'importe qui d'autre Diana aurait été tentée de rire. Ah oui, je crois que vous avez raison !

Aurait-il pris la peine de s'en excuser ? Non, même pas.

Diana prit une profonde inspiration pour se calmer. Willingham avait le don de l'agacer sans même essayer. Résultat, elle avait tendance à parler sans réfléchir, ce qui ne manqua pas de se produire une fois de plus.

— Je parie que vous vous marierez dans l'année. Comptez sur moi pour vous trouver une épouse en deux temps trois mouvements.

Willingham éclata d'un rire sonore.

— Ce serait de l'argent facilement gagné pour moi, lady Templeton.

— Alors, vous prenez le pari ? insista Diana. Et vous m'autoriserez à diriger vers vous une parade de jeunes filles à marier ?

— Pourquoi pas ? répondit Willingham avec cette assurance si typiquement masculine. Mon petit doigt me dit que je n'aurai aucun mal à résister à la tentation. Qu'êtes-vous prête à miser ?

Diana ne réfléchit pas longtemps. La demi-mesure, ce n'était pas son genre.

— Cent livres, proposa-t-elle, les yeux rivés à ceux de Willingham, comme pour le défier de se dérober face à une somme aussi exorbitante.

Il tiqua à peine.

— D'accord, dit-il d'un ton résolu avant de lui tendre la main. Marché conclu ?

Dans la mesure où elle venait de parier une somme équivalente au salaire annuel d'une bonne partie de ses domestiques, il semblait un peu absurde de choisir justement cet instant pour

hésiter. Mais elle n'avait pas l'habitude de serrer la main d'un homme comme un égal, davantage celle de voir ces messieurs se pencher sur sa main avec un déploiement excessif de galanterie dans l'espoir de lorgner son décolleté. Elle serra néanmoins la sienne avec vigueur. Il avait une poigne ferme et étonnamment rassurante – d'ordinaire, elle n'aurait pas appliqué ce dernier qualificatif à quoi que ce soit concernant Willingham.

L'arrangement fut donc conclu : Willingham convolerait dans l'année ou elle lui verserait cent livres. En son for intérieur, elle était prête à admettre que ce pari n'était peut-être pas des plus judicieux. Ayant défié le marquis devant leurs amis, elle pouvait toutefois difficilement reconnaître qu'elle trouvait l'idée d'un mariage dans l'année improbable s'agissant de Willingham. Cela étant, ce serait amusant de le présenter à toutes les femmes célibataires de sa connaissance à chaque événement mondain. Cela seul valait bien de perdre cent livres.

Cependant, rien de terriblement sérieux ne serait sans doute sorti de cette affaire si, moins d'une heure plus tard, elle n'avait rencontré la grand-mère de Willingham.

La marquise douairière de Willingham était un peu une légende parmi la haute société. Veuve depuis des décennies, résidant dans la capitale à l'année, elle était tout à la fois admirée et redoutée. Sa langue acérée avait mis en pièces plus d'une réputation et elle avait réussi le tour de force de toujours dire ses quatre vérités à qui elle voulait sans jamais perdre une once de son pouvoir.

Naturellement, Diana l'adorait – même si, à cet instant, elle ne se réjouissait pas vraiment de la voir. Elle venait de regagner la salle de bal avec

Violet et Emily après un détour par le salon réservé aux dames. Violet était partie à la recherche de son mari et Emily avait promis une danse à un jeune homme rougissant et bafouillant, qui semblait terrifié à l'idée de danser avec l'une des plus belles femmes de la capitale. Consultait son carnet de bal, Diana constata qu'elle avait promis cette danse à Audley. Vu la détermination avec laquelle Violet s'était lancée sur ses traces, il était peu probable qu'il se présente pour la réclamer.

Elle déambula donc dans la salle, s'arrêtant pour bavarder avec des connaissances ou jetant des regards aguicheurs à quelques messieurs. Henry Cavendish, fils cadet d'un comte et libertin peu recommandable, se dirigeait vers elle à travers la foule un sourire plein de promesses aux lèvres, quand une main de fer lui agrippa le coude.

— Lady Templeton, je vous conseillerais d'y réfléchir à deux fois.

Diana reconnut la voix avant même de se retourner.

— Lady Willingham, dit-elle en s'inclinant, je ne vois pas du tout à quoi vous faites référence.

Droite comme la justice dans sa robe de soirée en soie lilas, la grand-mère de Jeremy était un petit bout de femme aux cheveux blancs relevés en un élégant chignon, quelques boucles encadrant son visage. Elle avait à la main un éventail qui, de l'avis de Diana, devait davantage servir à échanger des potins en toute discrétion qu'à rafraîchir.

— Ne jouez pas les saintes nitouches avec moi, mon enfant, riposta la douairière d'un ton sévère. Le jeune Cavendish ne vous vaudra que des ennuis, croyez-moi. Son père a dû s'estimer heureux plus souvent qu'à son tour que cet idiot soit né quelques

minutes après son frère jumeau. J'ai toujours trouvé la gémellité un peu contre nature, ajouta-t-elle en secouant la tête d'un air désapprobateur. Trop de bébés en une seule fois, si vous voulez mon avis.

— Quel dommage que notre Père céleste n'ait pas songé à vous consulter avant d'avoir cette étrange idée, approuva Diana.

— Cela suffit, dit la douairière en fronçant les sourcils. Vous ne valez pas mieux que mon petit-fils.

— Parlerait-on de moi ? fit la voix de Willingham quelque part sur la gauche de Diana.

Réprimant un soupir, elle se retourna et le vit s'approcher d'un pas nonchalant. Il déposa un baiser sur la joue de sa grand-mère.

— Vous vous apprêtiez à évoquer mes nombreuses qualités ? s'enquit-il, radieux, après un bref signe de tête à l'adresse de Diana.

— Voilà qui donnerait lieu à une très courte conversation, rétorqua-t-elle d'un ton onctueux.

— Lady Templeton se plaît à me flatter, confia Willingham à sa grand-mère d'un ton de conspirateur.

— J'aurais fini avant même d'avoir l'occasion de commencer, répliqua Diana.

— Si vous trouvez si difficile de décrire mes multiples qualités, je m'étonne que vous soyez si sûre de me voir marié d'ici l'année prochaine.

Tel un limier flairant une piste, la marquise douairière braqua aussitôt les yeux, qui s'étaient quelque peu égarés vers les couples alentour, sur son petit-fils.

— Je te demande pardon ? dit-elle avec une jubilation à peine dissimulée.

— Euh..., dit Willingham, qui était assez intelligent – juste assez – pour deviner le danger.

— J'ai parié avec lord Willingham qu'il se marierait dans l'année, expliqua Diana avec entrain.

Décidément, voir Willingham se tortiller sous le regard perçant de sa grand-mère valait chaque penny mis en jeu dans ce pari.

— Vraiment ? dit celle-ci avec dans l'œil une lueur qui trahissait son intérêt. Quelle idée merveilleuse.

— Permettez-moi de préciser que j'ai accepté ce pari de bonne grâce, souligna Willingham, apparemment soucieux d'exercer un certain contrôle sur le tour qu'avait pris la conversation. Je ne me considère pas véritablement en danger, vous comprenez.

— Bien sûr, mon cher, répondit sa grand-mère d'un air absent, en lui tapotant l'épaule comme on le ferait avec un chien réclamant de l'attention. C'est ce que les hommes disent toujours.

— Mais oui, Willingham, approuva Diana, la mine innocente. Vous n'oseriez quand même pas contredire votre grand-mère qui possède bien plus de sagesse que vous s'agissant des mystères du cœur ?

— Vous y allez un peu fort, lady Templeton, mais j'applaudis à l'idée générale, commenta la douairière dont l'éventail parut s'activer au rythme des rouages de son cerveau. Jeremy, dit-elle soudain, pivotant d'un bloc vers son petit-fils, as-tu reçu la réponse de mon secrétaire au sujet de l'invitation à ta partie de chasse ?

— Je l'ai reçue, grand-mère, confirma Willingham avec un regard peiné. Naturellement, j'ai été touché en plein cœur par votre nouveau refus, mais je finirai par me remettre de cette déception, j'en suis sûr.

— Cesse donc, Jeremy, question charme tu n'arrives pas à la cheville de lady Templeton.

En réaction, Diana adressa un haussement de sourcil satisfait à Willingham avec une retenue qu'elle trouvait digne d'une sainte.

— Finalement, je crois que j'ai changé d'avis, annonça la douairière. Il me faut vraiment vous remercier, lady Templeton, ajouta-t-elle, tournant son attention – et le souffle provoqué par son éventail – vers Diana. Grâce à vous, je me rends compte que j'ai laissé faire trop longtemps. Il est temps que je prenne les choses en main.

— Oui, répondit Diana ne sachant trop ce qu'elle approuvait.

— Parfait, déclara la vieille dame d'un ton brusque, son regard passant de Diana à son petit-fils. J'ai hâte de me rendre à cette partie de chasse. Je pressens qu'elle sera fructueuse.

Trop occupée à pouffer intérieurement de la mine alarmée de Willingham, Diana ne remarqua pas le regard scrutateur que la douairière fixait sur elle. Elle aurait bientôt l'occasion de réfléchir à son erreur. Et de la regretter.

2

Durant les deux semaines qui suivirent, la vie de Diana poursuivit son cours habituel. L'après-midi, elle peignait dans son solarium, le soir, elle assistait à des dîners ou à des bals, de moins en moins nombreux à mesure que les grandes familles rejoignaient leurs domaines campagnards, début août.

Depuis le bal chez les Rocheford, Violet et Audley, dont l'union avait connu des hauts et des bas ces dernières années, s'étaient, sans surprise, réconciliés d'une façon écœurante. Après presque deux semaines au cours desquelles Violet avait feint la consommation afin d'attirer l'attention de son mari – une initiative qui avait éprouvé la patience de Diana –, le couple nageait de nouveau en plein bonheur conjugal. S'il y avait de quoi se réjouir de cette heureuse issue, elle signifiait néanmoins qu'il n'était pas possible de rester trop longtemps en compagnie des deux tourtereaux sans ressentir un certain malaise. En conséquence, Diana avait passé beaucoup moins de temps que d'ordinaire chez Violet – ce qui avait eu pour avantage de lui épargner la compagnie de Willingham. Son frère lui avait appris que celui-ci n'avait pas tardé à prendre une nouvelle maîtresse après sa rupture avec lady Fitzwilliam, anciennement Sophie

Wexham, mais ce comportement était si typique de Willingham qu'il suscitait à peine l'intérêt.

La situation en était là quand, un matin d'août, alors qu'elle était encore au lit, son majordome vint lui annoncer un visiteur pour le moins importun.

— Lord Willingham ? répéta-t-elle en serrant le col de son peignoir afin que le pauvre Wright n'entraperçoive pas malencontreusement un centimètre carré de peau nue – elle n'était pas sûre que son cœur supporte pareille épreuve. N'est-il pas censé se trouver sur ses terres dans le Wiltshire ? Une partie de campagne, cela se prépare, non ?

— Je ne saurais le dire, milady, répondit Wright avec raideur, le regard rivé au-dessus de son épaule gauche.

En dépit de sa tenue décente, le fait qu'elle soit encore couchée était plus que les nerfs du majordome ne pouvaient endurer.

— Souhaitez-vous que je lui dise que vous êtes absente ?

La curiosité de Diana était piquée.

— Non, non. Dites-lui que je le recevrai d'ici peu.

« D'ici peu » exprimait, bien sûr, une durée relative et Willingham le comprendrait ainsi. Après tout, elle était une dame de qualité. Au saut du lit, elle ne se métamorphosait pas d'un coup de baguette magique en cette créature délectable qui honorait les salles de bal de sa présence. La transformation prenait du temps.

Une fois enfilée sa robe de jour favorite en mousseline rose, elle demanda à Toogood, sa femme de chambre, de la coiffer le plus simplement possible. À peine un quart d'heure plus tard, lissant ses jupes, elle pénétrait dans le salon où l'attendait le marquis de Willingham.

La première pensée de Diana fut qu'il était mal à l'aise. C'était risible – elle ne se souvenait pas d'avoir jamais vu Willingham autrement que confiant et sûr de lui, à l'exception notable des obsèques de son frère aîné, six ans plus tôt. Il traversa la pièce pour s'incliner sur sa main, mais il y avait dans son attitude quelque chose de bizarre qui l'intrigua tandis qu'elle s'asseyait sur le sofa le plus confortable.

— Je l'avoue, je suis étonnée de vous voir ici, milord, dit Diana en prononçant son titre d'un ton imperceptiblement sarcastique qui sous-entendait qu'il était tout sauf un lord.

Willingham accueillit l'affront avec, dans le regard, une lueur à la fois amusée et approbatrice. Elle ne l'appelait jamais Jeremy, uniquement Willingham ou milord. Il détestait ce titre et aucun de ses amis ne l'employait, ce qui incitait d'autant plus Diana à respecter scrupuleusement l'étiquette, histoire de l'agacer.

— Vous n'avez pas des invités à accueillir sur vos terres dans moins d'une semaine ? De surcroît, ajouta-t-elle après une hésitation, comme si une pensée venait de lui traverser l'esprit, vous n'avez pas d'épouse pour vous seconder ! Qui aide la cuisinière à choisir le menu ? Qui s'assure que toutes les chambres seront bien aérées ? Qui décide du calendrier des activités ? Je sais que vous avez un personnel nombreux, Willingham, mais vos gens ont besoin d'un *minimum* de consignes.

Le marquis agita une main nonchalante.

— Ils travaillent mieux quand je ne suis pas dans leurs jambes. Si je me présentais là-bas avant l'heure, ils seraient dans tous leurs états, les pauvres.

Diana étrécit les yeux.

— Voilà des propos dignes d'un homme.

Willingham désigna sa personne d'un geste qui l'englobait tout entier, de ses cheveux blonds savamment décoiffés à ses bottes rutilantes, en passant par sa cravate nouée à la perfection. Un geste qui demandait : « Ne suis-je pas un parfait spécimen de la gent masculine la plus raffinée ? » Diana se respectait trop pour s'autoriser à répondre ne serait-ce que d'un soupir intérieur.

Se secouant mentalement, elle se concentra sur le sujet.

— Que puis-je pour vous, Willingham ? demanda-t-elle avec brusquerie. Vous ne voulez pas vous asseoir ? Vous me rendez nerveuse. Je déteste voir quelqu'un dépenser davantage d'énergie que le strict nécessaire. Sauf, bien sûr, dans certaines situations où la chose est tout à fait souhaitable, s'autorisa-t-elle à ajouter d'un ton un peu coquin.

Willingham la balaya d'un lent regard tandis qu'il la rejoignait et le pouls de Diana s'emballa. Dédaignant la paire de fauteuils, il se coula sur le sofa près d'elle.

— C'est intéressant que vous mentionniez cela, lady Templeton, murmura-t-il.

— Quoi ? Mon avis sur l'exercice physique ? s'enquit Diana innocemment, s'efforçant d'ignorer sa cuisse qui frôlait ses jupes.

— En quelque sorte.

Sans crier gare, il lui prit la main. Il avait ôté ses gants avant qu'elle arrive et le contact de sa peau nue déclencha chez elle de petits frissons embarrassants.

— Je me suis surpris à penser, continua-t-il, gardant sa main fermement enserrée dans la